

Portes closes

Sabica Senez

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15042ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Senez, S. (1992). Portes closes. *Moebius*, (54-55), 40–41.

PORTES CLOSES

Sabica Senez

Dehors c'est dimanche. Il aura du mal à ouvrir la porte de son appartement de peur d'y voir un semblant de lundi.

Mi-noir, mi-blanc, ce jour l'invite au prélassement.

Au chaud sous les épaisseurs qui recouvrent son lit, il pense à tout ce qu'il a à faire ou à refaire. Pas refaire le monde. Il n'a envie que de dormir et quand on n'a envie que de dormir on ne refait pas le monde.

Mi-noir, mi-blanc, il ne sait pas si ce jour est une fin ou un commencement.

Il sort quelques doigts, discrètement, de dessous les couvertures toutes chaudes.

Le chat bondit, sachant, lui, que c'est le début de quelque chose. De son repas peut-être. Le chat ne voit en ce jour qu'une faim soutenue et une soif prolongée jusqu'aux premières heures de l'après-midi. Parce qu'il sait que «Lui» ne se laissera pas sortir du lit quoi qu'un chat en dise.

Au tour du pied, droit ou gauche, de faire son apparition. Les yeux, beaucoup plus tard, feront une ouverture très remarquée.

Les «choses à faire» se sont précipitées sur une feuille pâle qu'il range au fond d'un tiroir de sa mémoire hebdomadaire. Tiroir fermé à clé pour s'enlever l'envie d'y ajou-

ter quelque chose : un élément nouveau qui rendrait la liste plus longue. Désagréablement longue.

La liste des choses à refaire, elle, reste à portée de main. Prendre plaisir à y ajouter un rêve ou deux, quelques gouttes de sueur, quelques portraits de gens entrevus dans sa mémoire hebdomadaire et à qui il attribuerait des paroles insensées et des JE T'AIME qui pourraient alors être dits.

Les deux pieds au sol, le corps se lève lourdement, péniblement du lit. De gauche à droite le mouvement prend de la vitesse.

Le chat regarde avec intérêt la démarche maladroite et indique le chemin à suivre. Celui de la cuisine.

Il donne à manger au chat. Lui, satisfait, ne dit mot.

Les images d'un voyage défilent dans sa tête. Aussi irréelles qu'un film vu il y a très longtemps. Assez réelles pour la nostalgie.

Les choses à faire, à défaire, il aurait voulu qu'un jour lui suffise.

Il avait réalisé assez douloureusement qu'on ne peut faire le ménage dans sa tête comme on fait le ménage de l'appartement, un après-midi pluvieux où il n'y a rien de mieux à faire.

Faire, défaire, refaire.

Il ouvre la porte, met le nez dehors, sent la brise fraîche lui jouer dans les cheveux.

Il n'est ni dans les rues d'Amsterdam ni sur une route montagneuse de la Suisse. Il est ici. Et cet ici n'est pas plus rassurant que le là-bas.

Il regarde machinalement dans la boîte aux lettres. Mais le bonheur n'arrivera pas aujourd'hui : le facteur ne passe pas le dimanche.

Il n'a envie que de dormir et de se réveiller le jour où le facteur lui apporterait une immense enveloppe.

Il espère seulement que ce ne sera pas pendant la semaine des quatre jeudis.